

Joseph Vanaver a passé toute sa vie à l'ombre de la Société des Charbonnages du Bois-du-Luc¹. Il est l'un de ces témoins privilégiés qui peuvent, mieux que toute autre personne, évoquer, parfois avec nostalgie, parfois avec colère, la vie quotidienne des travailleurs de la mine, toutes professions confondues. Il nous livre ici ses souvenirs professionnels, agrémentés de quelques truculents moments de vie. Des "instantanés" d'une carrière bien remplie, où joie et tristesse se conjuguent toujours au présent. L'article repris ci-après a déjà fait l'objet d'une précédente publication au sein de la revue patoisante *El Mouchon d'Aunia*².

Joseph Vanaver arrive au charbonnage à l'aube des années 1930, à une période où l'on ne parlait pas encore de fermeture. Une période durant laquelle, au Bois-du-Luc, on imaginait pouvoir maintenir des fosses en activité jusqu'au 21^e siècle³ : "... Je suis entré au charbonnage en 1931. A la fermeture de Saint-Emmanuel⁴, en 1959, je suis parti au Quesnoy à Trivières⁵. Après, suite à des problèmes aux hanches (on m'y a mis deux prothèses), j'ai obtenu ma pension. J'ai passé une grande partie de ma vie professionnelle au charbonnage. Pendant la guerre⁶, les Allemands m'ont obligé à travailler au fond. J'ai eu le choix, descendre ou partir en Allemagne. A la libération, j'ai cherché du travail autre part et, durant trois ans, j'ai été 'à briques'⁷. Après, je suis revenu travailler au Bois-du-Luc, au triage, là où j'avais débuté ma carrière. Au total, j'ai travaillé 33 années aux Charbonnages du Bois-du-Luc. Au Quesnoy, j'ai travaillé comme réparateur des chaînes à godets⁸ et des chaînes à raclettes⁹. Pour les remplacer, il fallait aller à la fosse le dimanche, car les autres jours de la semaine, on abattait le charbon et on ne pouvait pas arrêter les machines. J'ai travaillé également en tant que surveillant durant dix ans à Saint-

Emmanuel. J'y ai rencontré les laveurs, les chargeurs de charbon, les 'coumérés'¹⁰ pour ramasser les cailloux. Après, on a supprimé les 'coumérés', mais les gamins ont continué à ramasser les gaillettes¹¹. Les femmes travaillaient au 'quai'¹², les gamins et les hommes travaillaient au culbuteur¹³, dans la cour à cailloux où on ramassait les gaillettes. Il y avait aussi des pensionnés et des charbonniers qui ne pouvaient plus travailler au fond. Au fond, les ouvriers travaillent dans la taille¹⁴ et tapent au charbon. Les jeunes garçons poussent le charbon dans les tôles. Tout allait 'en bas' de la taille, vers le 'kèrkeù'¹⁵ qui remplissait les wagons qui partaient ensuite vers la 'gayole'¹⁶, qui contenait 6 ou 8 wagons au Quesnoy, seulement 6 au Bosquet¹⁷. Au jour, les wagonnets pleins partaient vers le triage-lavoir, les vides entraient dans la gayole par un autre côté. Au culbuteur, les grosses gaillettes allaient vers les wagons, les fines allaient au dépoussiérage..."

Les étapes de nettoyage et de triage du charbon sont nombreuses. De par sa fonction, Joseph Vanaver les connaît bien. Il les évoque comme si il était toujours à son poste, termes techniques à l'appui : "... Du triage, les fines allaient dans les caissons. Au lavoir à sec, on chassait les poussières, avant d'orienter le charbon vers un autre caisson pour le lavage à l'eau. Avant cette opération, le charbon était versé sur des grilles qui triaient les gaillettes et le charbon en fonction de leurs dimensions. Au lavoir à eau (une succession de couloirs), les poussières étaient orientées vers des appareils spécifiques, tandis que le charbon propre flottait. Le rôle du 'laveur à fines' consistait à pousser le charbon sec dans l'eau. Une fois lavé, celui-ci était placé dans des caissons de 100 à 120 tonnes. Le charbon était ensuite chargé dans les wagons. Dans les fines, on trouvait encore des petites gaillettes (10/20, 20/30, 30/60 et 50/80) qui repassaient sur les grilles pour un nouveau tri. Il y avait aussi de gros-

ses gaillettes. Le charbon de Beau-lieu¹⁸ venait au triage du Bois-du-Luc par la ligne de l'Etat. Les wagonnets du Bois-du-Luc venaient d'un côté, ceux de Trivières arrivaient d'un autre côté. La fosse Saint-Patrice¹⁹ a fermé lorsque je suis rentré soldat, en 1937. Les 'cârs'²⁰ de Saint-Patrice passaient en-dessous de la cité du Bosquet. Le tunnel existe encore. J'ai commencé mon service militaire juste avant la guerre. Je suis rentré en 1937 et je suis sorti en 1938. J'ai été mobilisé quinze jours après, durant une semaine. Puis, j'ai fait un mois de camp. Ensuite, j'ai été mobilisé de nouveau et j'ai fait la guerre. Pendant dix-huit jours ! J'étais dans un régiment flamand qui a été démobilisé par les Allemands à Sluis en Hollande. Nous avons été faits prisonniers, mais tout le régiment fut démobilisé en tant que Flamands. Après, je suis revenu à la fosse, au Bosquet..."

Une fois l'effervescence de la libération terminée, la vie reprit son cours normal. Comme tout un chacun, Joseph Vanaver se jeta corps et âme dans le travail afin d'oublier un tant soit peu les années de souffrances et de privations imputables aux années d'occupation : "... Après la guerre, je suis retourné au lavoir. En tant que surveillant, il fallait regarder partout. Mais il y avait un chef de service et c'est lui qui commandait. Au triage, il y avait une pause le matin, une le midi et une la nuit²¹. Pendant la nuit, on ne faisait que les réparations. Au Quesnoy, on lavait le charbon la nuit également. Simplement parce que si le charbonnier de jour n'avait pas terminé son travail, il était achevé par l'équipe de nuit. Depuis ma pension, je ne suis plus jamais retourné au charbonnage. Je n'ai jamais visité le musée²² et je ne suis plus jamais retourné dans les Carrés²³. Je les traverse juste en bus. Les anciens étaient plus familiers que les derniers arrivants. Le travail était agréable, avant, au charbonnage. Lorsque Saint-Patrice a fermé et que les femmes sont arrivées à



Charbonnage du Bois-du-Luc. À gauche les bâtiments du triage-lavoir (coll. J.-M. Thibaut)

Saint-Emmanuel, ça n'a plus jamais été. Le meilleur charbonnage, c'était Saint-Emmanuel. Au Quesnoy, on gagnait moins. Quand je suis parti travailler au Quesnoy, j'ai perdu 20 francs par jour, alors que je travaillais plus qu'au Bosquet. Au Quesnoy, le travail de réparation était plus dangereux qu'à Saint-Emmanuel. Avec les culbuteurs automatiques ... il y a eu des accidents ... parfois graves. Un jour, un ouvrier est tombé dans le culbuteur. En sortant de la fosse, les 'cârs' passaient sur une balance ; certains montaient et d'autres descendaient. Au niveau inférieur, le 'câr' avançait difficilement. Comme l'ingénieur était là – au Quesnoy, il y avait le chef de triage, le chef de pas et l'ingénieur qui passait chaque jour avant de descendre – l'ouvrier a poussé plus fort. Il est tombé dans le culbuteur qui s'est mis à tourner. Il a été tué sur le coup. C'était après la guerre, dans les années 1950..."

Joseph Vanaver eut la chance de travailler pour différents charbonnages appartenant à la société minière du Bois-du-Luc. Une situation qui lui permet de porter un regard critique et comparatif sur l'organisation de ces derniers : "... Les surveillants étaient plus durs au Quesnoy qu'au Bosquet. Comment dire ça... on di-

rait 'pétés'²⁴. Des hommes qui se prennent pour des ... J'en ai connu un... C'était vraiment un sale type. Celui du matin, qui est décédé accidentellement, Zyré Godefroid, était bien. Tant que votre ouvrage était bien fait, il était content. L'autre trouvait à redire partout et pour n'importe quel motif. Mais ici, au Bois-du-Luc, c'était idéal comme travail. Attention, on a quand même eu du mal au Bosquet. Je me suis quelquefois fait des semaines de sept, huit, neuf, dix jours, à la place de six. Parfois, je m'en allais le dimanche au matin et je ne revenais pas avant le mardi. C'était toujours pour des réparations. Je suis venu au monde dans la rue du Couchant, en face de la maison visitée par le roi Léopold I^{er}²⁵. Aujourd'hui, il y a une plaque au-dessus de la porte. Je ne suis parti de cette rue qu'après mon mariage, en 1952. J'ai joué dans la fanfare du Bois-du-Luc jusqu'à mon entrée au service militaire. Une fois démobilisé, j'ai rejoint la fanfare, pensant rejouer... mais le directeur n'a plus voulu. Le chef de musique s'appelait Valéry Bury, un militaire, un major de l'armée. J'ai arrêté la musique en 1939. Après la guerre, pour jouer lors des processions, on cherchait des bénévoles. C'était à l'occasion de la ducasse du Bois-du-

Luc²⁶, vers le 15 ou le 20 juillet. La 'musique' partait de la cantine et allait à l'église. On montait la rue du Vent de Bise en musique. Après, la procession sortait de l'église et la fanfare jouait. On se dirigeait vers la pharmacie, puis on redescendait vers l'actuelle rue de La Jobrette. Il y avait plusieurs processions. L'une allait vers les 'Carrés' (la rue du Couchant, la place, la rue du Vent de Bise), avant de revenir à la cantine où on buvait un verre. Dans la procession, il y avait des jeunes gens qui portaient des lampes et des flambeaux, et des mineurs. Il y avait aussi un baldaquin que surmontait une grande croix. Le mineur qui participait à la procession avait une 'dringuèye'. Le gamin qui portait le flambeau avait 50 francs. A ce moment-là, 50 francs c'était beaucoup ! A la Sainte-Barbe, on faisait messe à Bois-du-Luc. Puis on allait boire un verre à la cantine. Dans la musique du Bosquet, il y avait 120 musiciens. C'était une belle fanfare avant la guerre. Tous les vendredis, il y avait répétition, parfois au kiosque, à la campagne, au bon temps. Au milieu de la répétition, on faisait une pause. On allait à la cantine boire un verre, puis on reprenait la répétition. S'il pleuvait, on restait à la cantine. Attention, on était sévère pour la

musique. A l'âge de 18 ans, j'ai voulu quitter la musique, il ne m'en fallait plus. J'étais jeune homme et vous savez comme ça va. Il ne m'en fallait plus et je suis resté quinze jours sans aller aux répétitions. Le samedi matin (on travaillait six jours par semaine), j'ai été appelé par le gérant du charbonnage. Lorsque je suis entré dans son bureau, il m'a dit : 'Et alors, la musique, cela ne va plus ?'. J'ai répondu que ça ne me plaisait plus. Il a alors ajouté : 'c'est la musique ou...'. J'ai dû continuer à jouer dans la fanfare jusqu'à mon entrée

au service militaire. C'était agréable, mais lorsqu'on est jeune... ! En 1936, la musique du Bois-du-Luc a donné un concert à Charleroi avec la chanteuse Clara Clairbert²⁷. La fanfare a joué 'Fantaisie sur Louise' (?), ou quelque chose comme ça. Le tambour devait jouer seul tant que la chanteuse faisait ses vocalises. On était tous nerveux. C'était le tremblement des mains qui faisait tomber les baguettes sur le tambour. Il y a eu jusqu'à douze tambours dans la fanfare. Le chef des joueurs de tambour s'appelait Léon Griffon et ha-

bitait près de la gare du Bois-du-Luc. C'était une vedette, il jouait au théâtre de La Louvière. Il était acteur dans les pièces qu'on jouait à La Louvière. C'était un chef au Bois-du-Luc, il s'occupait des exportations. Il faisait les fiches pour expédier le charbon et travaillait avec un chef machiniste qui accrochait les wagons..." (À SUIVRE).

Alain DEWIER,
Ecomusée régional du Centre

¹ La Société des Charbonnages du Bois-du-Luc est constituée le 14 février 1685. Huit personnes s'associent pour la fonder : trois ouvriers mineurs, deux hommes de loi, deux bailleurs de fonds et le seigneur de Houdeng, propriétaire des terres qui seront exploitées. La société connut un développement aussi rapide qu'important, créant à partir du milieu du 19^e siècle une importante infrastructure sociale. Elle ferma définitivement ses portes le 30 juin 1973. Acheté par l'Etat, le site minier est aujourd'hui propriété de la Région Wallonne et est géré par l'Ecomusée régional du Centre.

² La revue patoisante *El Mouchon d'Annuaire* (littéralement "le tarin des aulnes"), est créée en 1912. Propriété de l'Ecomusée entre 1988 et 2003, elle redevenait, début 2004, propriété de l'association dialectale qui l'avait fondée : les "Scriveûs du Cente".

³ Léon André, *Bois-du-Luc : 1685-1935*, éd. Charbonnages du Bois-du-Luc, 1935, p. 125.

⁴ Le siège Saint-Emmanuel fut ouvert à la production en 1846. Il ferma définitivement ses portes, par décision de la C.E.C.A. (qui avait fixé des quotas de production) le 31 décembre 1959, après avoir atteint une profondeur de 558 mètres. Aujourd'hui, il fait partie du parcours-spectacle "Entre Homme et Machine" proposé par l'Ecomusée.

⁵ Le charbonnage du Quesnoy (profondeur : 950 mètres) fut creusé entre 1898 et 1903. Il fut le dernier siège d'extraction de la société minière du Bois-du-Luc et cessa toute activité le 30 juin 1973.

⁶ Il s'agit bien évidemment de la Seconde Guerre mondiale durant laquelle l'occupant généralisa le travail obligatoire en Allemagne. Un travail dont étaient dispensés les ouvriers mineurs. Nombre de personnes sont descendues au charbonnage pour éviter la déportation.

⁷ Joseph Vanaver a travaillé durant quelques années dans une briqueterie. "D'aler à brikes" signifie fabriquer les briques.

⁸ La chaîne à godets est un élévateur à petits bacs, qui permet d'acheminer le charbon d'un étage à un autre, par exemple.

⁹ La chaîne à raclettes permet l'évacuation du charbon dans les tailles.

¹⁰ "Coumères" : les femmes en général. On parlera dans ce cas précis des "Coumères de pas" au charbonnage, qui ne sont autres que les hiercheuses.

¹¹ Gaillettes : gros morceaux de charbon.

¹² Quai : Joseph Vanaver évoque sans doute la partie du triage-lavoir où arrivent les wagonnets de charbon en provenance du puits.

¹³ Culbuteur : dispositif permettant le renversement et la vidange rapide des wagonnets.

¹⁴ Taille : chantier ou partie de chantier où l'on extrait le charbon.

¹⁵ "Kerkeû" : chargeur de fosse.

¹⁶ "Gayole" : cage d'ascenseur.

¹⁷ Bosquet : nom donné au site charbonnier du Bois-du-Luc, en référence à la cité ouvrière qui le jouxte, la cité Bosquetville (appellation trouvant son origine dans la présence d'un petit bois, rasé pour la construction des maisons).

¹⁸ Beaulieu : charbonnage d'Havré faisant partie de la société du Bois-du-Luc. Le siège ferma en 1961. Les deux puits qui le composaient furent creusés entre 1924 et 1933, et avaient une profondeur de 1050 mètres.

¹⁹ Le siège Saint-Patrice (600 mètres de profondeur), situé également au Bois-du-Luc, s'ouvrit en 1920, pour fermer en 1937.

²⁰ "Cârs" : terme dialectal signifiant char et par extension, chariot, wagon, wagonnet.

²¹ La journée de 8 heures est instaurée en 1921. Désormais la "loi des 3 X 8" (8 heures de travail, 8 heures de loisirs et 8 heures de repos) va rythmer la vie des sociétés industrielles qui généralisèrent les trois pauses : matin, après-midi et nuit.

²² Le site du Bois-du-Luc abrite aujourd'hui un Musée de La Mine et l'Ecomusée régional du Centre qui permet la découverte des bâtiments réaménagés (toute l'année sur réservation, pour groupes) et d'un parcours-spectacle (de la mi-avril à la fin octobre).

²³ Les carrés du Bois-du-Luc sont construits entre 1838 et 1853. Chaque maison possède alors deux pièces au rez-de-chaussée. En 1880, on ajoute deux chambres à l'étage. Deux nouvelles pièces seront ajoutées au rez-de-chaussée à partir de 1916.

²⁴ "Pétés" : fous, cinglés, fiers, etc.

²⁵ Le 8 septembre 1856, S.A.R. Léopold I^{er}, dans le cadre des festivités liées au 25^e anniversaire de son règne, visite les charbonnages du Bois-du-Luc. Une grande réception est organisée et il découvrira une galerie de mine reconstituée en surface ainsi qu'une maison située rue du Couchant (une plaque de pierre apposée sur la façade commémore l'événement).

²⁶ Les charbonnages organisèrent dès le 19^e siècle des loisirs pour leur personnel : jeux, processions, fêtes du travail (Sainte-Barbe), fanfare, chorale, cercle de gymnastique, kermesses. Ces dernières étaient au nombre de trois, organisées à des moments différents... La "Ducasse du Bosquet", le week-end du 21 juillet, la "Ducasse du Quinconce" (le nom du parc dans lequel se trouve le kiosque), début août, et la "Ducasse de la Station" (au quartier de la gare) le week-end du 15 août. Toutes trois disparurent à la fermeture des charbonnages.

²⁷ Clara Clairbert (1899-1970) : soprano bruxelloise attachée au théâtre de la Monnaie. Elle chanta à travers l'Europe et les Etats Unis.